

UN SOUVENIR DE GLUCK.

Reproduit de l'Echo de la France.

Quand Saint-Dominique institua le Rosaire, toute son ambition était de donner aux enfants pauvres et ignorants du bon-Dieu un moyen facile de suppléer à la récitation du psautier. Mais son humilité fut trompée. Bien des hommes illustres ne crurent pas indigne d'eux de s'unir de cœur et de bouche aux brébis ignorées du troupeau de Jésus-Christ. Dans la liste des dévots du Rosaire, on rencontre des noms de papes, de cardinaux, d'évêques, d'empereurs, de rois, de savants, d'artistes, et aussi celui du compositeur Gluck. C'était un homme richement doué, qui dut sa gloire à son talent ; et, il faut bien l'avouer, cette gloire d'un des grands réformateurs de la musique fut une gloire, presque toute mondaine.

Les biographes du grand homme se sont complus dans l'énumération des grâces faites à son génie. Fils d'une noble famille du Haut-Palatinat, Christophe Gluck ne dut pas avoir à lutter contre ces difficultés de l'éducation première, si pénible pour les enfants dans le cerveau desquels l'intelligence bouillonne, et qui, avides de savoir, ne trouvent qu'à grand-peine des aliments à leur faim. Ces souffrances sont-elles un obstacle au développement du génie ? Nous ne le croyons pas : par cela seul que ce sont des souffrances, elles ont leur effet salutaire ; mais la nature ne peut s'empêcher de mettre au nombre des faveurs l'exemption de la lutte et de la douleur.

Plus tard, disent encore les biographes, le talent du jeune musicien alla s'inspirer des beautés de l'harmonieuse Italie et se perfectionner sous la direction de celui qu'on appelait alors le grand maître. San-Martini.

Nous n'accompagnerons pas les historiens dans le récit de ses triomphes. Nous ne suivrons pas, au bruit des applaudissements, les représentations de ses ouvrages. Disons seulement encore qu'un jour, devenu maître à son tour, Gluck eut pour élève la reine de France.

Mais, parmi toutes ces faveurs, une faveur lui fut accordée, sur laquelle beaucoup ont pu moins de soin de s'arrêter, parce que sans doute ils l'ont moins comprise. Pour nous, c'est celle-là que nous apprécierons entre toutes, parce que nous savons ce qu'elle vaut : deux fois dans sa vie, Gluck rencontra la parole et l'influence bienne d'un moine.

Il était encore enfant. Un moine lut dans ses yeux son génie et lui prédit sa future gloire. Quelques-uns ont ironiquement nié cette divination. Mais elle ne me surprend pas : il n'est tel que ceux qui s'oublient et qui s'immolent, pour s'occuper de la vie des autres et voir clair dans leur destinée. Leur vie, à eux, les occupe si peu ! et le sacrifice de

soi-même laisse tant de place libre dans l'esprit et dans le cœur !

'Une autre fois, — c'était également dans son enfance — Gluck eut encore le même bonheur ; et même ! son bonheur fut plus grand, car celui qui avait deviné son génie n'avait fait que lui révéler ce qu'il serait un jour, sans influer sur son développement, tandis que celui-ci allait introduire dans sa vie un élément nouveau et immortel. — Sans doute, héritier, à XVIII^e siècle, de ses ancêtres du moyen âge, ce moine artiste lui révéla quelque grand secret, resté enseveli dans quelque vieux cloître ? — Point de tout : il lui apprit simplement à réciter son Rosaire.

Un jour, le petit Gluck avait chanté. Sa voix fraîche et pure, avait tremblé sur les saintes paroles, comme tremblent les perles de la rosée sur la feuille des arbres, son âme innocente avait passé tout entière dans la mélodie sacrée, et le bon moine, qui s'y connaissait avait été, ému jusqu'aux larmes. Au sortir de l'office, il s'approche du petit virtuose, et, passant ses doigts vénérables dans les boucles de sa blonde chevelure. " Mon fils, lui dit-il, je me sens pris d'amitié pour toi. D'ordinaire, lorsqu'on aime un enfant, on se plaît à lui faire quelque petit présent par lequel on soit rappelé à son souvenir : moi, je n'ai rien au monde, grâces en soit rendues à mon Dieu ! Dans ma pauvreté, je puis te faire un don pourtant, à la condition que tu consentiras à l'accepter pour toujours. " Le petit Gluck tendit la main, et son nouvel ami y déposa un Rosaire. Il apprit à l'enfant l'art de joindre à la prière du Seigneur et à celle de l'ange, la méditation qui rend le Rosaire vraiment fécond.

Qu'était ce moine ? Comment s'appelait-il ? Nous ne saurions le dire. Mais ce que nous savons, c'est que, à lui aussi, Dieu avait donné la pénétration qui naît du sacrifice, pénétration qui peut être si ignorait elle-même, mais qu'on eut pu croire prophétique.

Pressentait-il que l'enfant serait un jour artiste ? que les joies de l'artiste ne sont pas toujours pures ? et voulait-il les sanctifier au contact journalier des joies immaculées ?

Avait-il entrevu, ces jours de désillusionnement, rendus encore plus amers par le contraste des triomphes passés, ces jours où l'attrait de la nouveauté porterait les applaudissements ailleurs, et où la royale élève du vieux maître, alors que la continuation de sa sympathie eût suffi à arrêter la désertion des louanges, serait des premières à l'oublier ? Ou du moins avait-il compris combien les enfantements du génie déchirent l'âme, et voulait-il la fortifier par la contemplation des divines douleurs ?

Avait-il songé, enfin, que celui qui vit au milieu de plantes embaumées ne sent pas tourner sa tête au parfum d'une pauvre petite fleur, — et que pour celui qui s'est accoutumé à respirer les gloires célestes, les